

7 Minutes (Comité d'Usine)

Théâtre de l'Épée de Bois

Critique

Sept minutes de trop ?

Deux groupes s'opposent, mais un seul est visible. D'un côté, les dirigeants, invisibles durant toute la pièce ; de l'autre, les employées et ouvrières, exclusivement des femmes, réunies dans une même salle. Cette absence des décideurs renforce immédiatement le déséquilibre des rapports de force : leur avenir dépend d'une négociation qui se déroule hors scène.

La pièce respecte l'unité de lieu et fait monter la tension avec une remarquable efficacité.

Les dirigeants ne sont jamais visibles, mais tout concourt à faire exister leur présence : les ouvrières les désignent comme "les costards-cravates", expression qui évoque un univers masculin du pouvoir économique. La mise en scène oppose ainsi un collectif de femmes, exposé sur le plateau, à un pouvoir décisionnel invisible, distant et profondément phallocratique dans son fonctionnement.

Blanche, partie négocier depuis plusieurs heures avec la direction, revient enfin. Le suspense est à son comble. Dans l'un des plus beaux moments du spectacle, chacune découvre en silence le contenu de la lettre qu'elle vient de recevoir, tandis qu'une musique jouée en direct depuis l'arrière-scène accompagne cette attente. Le théâtre se fait alors presque exclusivement avec les regards, les silences et les réactions des comédiennes.

La nouvelle tombe : l'usine est sauvée. Les emplois sont préservés. En contrepartie, il est demandé aux salariées de renoncer à sept minutes de leur pause quotidienne: donc on passe de quinze minutes de pause à huit. Sept minutes seulement... Que représentent-elles face à toute une carrière ? Les exclamations de joie fusent. Le vote semble n'être qu'une formalité.

Pourtant, Blanche refuse cette évidence. Elle ose prononcer un mot qui dérange : « **chantage** ».

À partir de cet instant, le véritable drame commence. Seule contre les dix autres, elle remet en cause ce qui paraissait acquis et oblige chacune à s'interroger sur le prix réel de ce compromis. La pièce quitte alors le terrain de la simple chronique sociale pour devenir une réflexion sur la solidarité, la dignité et les mécanismes du consentement.

La dernière scène, aussi inattendue dans son dispositif scénique que dans sa portée dramaturgique, marque profondément le spectateur. Les applaudissements nourris qui ont suivi la représentation témoignaient de l'adhésion d'une grande partie du public.

Le procédé dramatique pourra rappeler, par certains aspects, *Douze hommes en colère* : un groupe persuadé de parvenir rapidement à un consensus voit ses certitudes progressivement ébranlées par une seule voix dissidente. La comparaison trouve cependant ses limites, et le texte n'échappe pas toujours à quelques clichés et aurait gagné à personnaliser plus certains personnages.

Reste l'essentiel : la remarquable cohésion de la troupe. Chaque comédienne existe pleinement sans jamais rompre l'équilibre de l'ensemble. Cette force collective donne au spectacle son intensité et en fait un véritable moment de théâtre.

Philippe Kalman